Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 24

Artikel: Les belles annonces
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225868

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

yeux pétillants, les petites lèvres roses se closent enfin pour quelques heures ?...

Supprimer le sommeil, mais c'est tarir pour l'humanité déjà si éprouvée toute une source de consolations.

Certains cherchent à noyer leurs chagrins dans l'ivresse. N'est-il pas plus moral de les assoupir dans le sommeil ?

Le fabuliste Florian disait :

On soulage ses maux en se les racontant... et certes, il y a des femmes qui, de ce chef, doivent éprouver de fameux soulagements ; mais en dormant on les oublie, ses maux ; c'est mieux encore !

Il faudrait dire adieu à ces éphémères mais charmantes illusions ? Et le proverbe, le proverbe si précieux aux estomacs vides : « Qui dort, dîne », il faudrait y renoncer aussi !... C'est le seul mode de dîner qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen d'augmenter par ce temps de vie chère, et voilà qu'on le menace.

G. G.

LES BELLES ANNONCES

LA rubrique n'est pas près de s'éteindre et les collectionneurs n'ont pas encore à clôturer leur album. Il se trouve encore et toujours des gens charitables pour renouveler le matériel.

Voici une perle que nous dédions aux vrais amateurs. L'annonce a paru dans un journal professionnel sous la rubrique des « demandes d'emploi ». Au fait la voici :

« Ex-préposé d'abattoir, clarinettiste de talent, officier d'académie, sérieux, capable, cherche situation quelconque, mais stable ».

Après tout, comme le faisait remarquer le confrère qui a cueilli cette perle, on voit très bien M. l'officier d'académie jouant de la flûte aux bœufs qui vont mourir.

LA CHANSON DE MADELINE 23

(Suite).

Je frappai du pied, et d'une voix terrible :

— Donne-moi son adresse, je la veux !

Ma mère laissa tomber ses bras.

— Quoi ? sans vous faire d'adieux, sans vous dire où elle allait ? Mais, c'est révoltant, monstrueux ! Elle n'a pas de cœur ! Après ce que vous avez fait pour elle, lui servant de père et de mère. Et moi, qui l'ai acueillie sans la connaître, qui me suis dévoué, qui me suis laissé maltraiter pour elle, qui lui ai tout donné, tout! Volà comme elle me remercie. Oh ! la femme sans cœur, l'ingrate !... Oh! lui jeter à la face !... Mais pourquoi ne dis-tu rien ? Dis-moi tout ce qui s'est passé.

Quand je me fus un peu calmé, ma mère put me raconter que, depuis quinze jours, Madeline et mon père avaient eu des discussions orageuses. Elle voulait quitter Lausanne, aller tenter la fortune à Paris. Il s'y opposait, lui parlant des dangers, des misères, des mécomptes probables, de l'insuffisance de ses ressources. A Lausanne, elle aurait tout: gagne-pain, sécurité morale, succès. Cela valait bien les chimères de la gloire. « Il me faut la gloire ! » répondait-elle. Et mon père se fâchant, elle lui répliquait : « Je suis majeure ! » Alors, il lui avait rendu ses comptes de tutelle bien en ordre, son petit capital, et l'avait mise à la porte.

Après mes éclats, j'étais tombé dans une prostration complète. Il était là, l'élu, le glorieux candidat au baccalauréat, il était là, terrassé, sans voix, sans force, sans pensée. Ma mère me réconfortait par des paroles tendres :

— Pleure, mon enfant, pleure, cela te fera du bien. Oh ! si seulement je savais te consoler comme quand tu étais tout petit ! Je te disais : « Ris, mon petit Dédé, fais-moi risette ! » Et tout de suite, c'était fini, tu oubliais ton chagrin... Vois-tu, elle ne t'aurait pas rendu heureux... Tu verras plus tard que cela était pour ton bien, et que les choses qu'on désire le plus ne sont pas les meilleures... Et puis, nous sommes là, tout près de toi... Je sais bien que nous ne te suffisons pas, mon pauvre enfant...

Ainsi me parlait ma mère, de sa voix blanche, que j'entendais à peine dans le brouhaha de la rue et le tumulte de tout mon être... A ce moment, mon père entra, devina d'un coup d'œil, et dit froidement :

— Je sais tout...

Je m'élançai vers lui :

— Papa, où est-elle ?

Il haussa la voix :

— Je te dis que je sais tout : je viens de voir tes professeurs ; tu as réussi, je te félicite ; te voilà un étudiant, c'est-à-dire un homme, il s'agit maintenant de commencer ta vie... Eh ! laisse-moi tranquille avec cette malheureuse... Elle n'existe plus, ni pour toi, ni pour nous. Oublie, travaille, et tu guériras. Allons ! des larmes, maintenant !...

Il était plus ému lui-même qu'il ne voulait le laisser voir. Me donnant un coup de poing sur l'épaule, il essaya de plaisanter :

— Va, les Périer n'ont jamais manqué de bonnes femmes. Je le sais, moi...

Et, me parlant à l'oreille :

— Tu n'as pas honte ? Vois dans quel état tu mets ta mère...

— Laisse-là ces vilaines études, reviens avec nous, disait-elle.

Mon père, avec force :

— Ah ! pour ça non ! Dieu sait si j'ai désiré qu'André fît des études. Mais à présent que c'est fait, c'est fait. Allons, séchons toutes ces larmes, et allons dîner. Nous viderons une bouteille de vieux Dézaley de la meilleure année, à tes succès, à ton travail... si tu n'es pas un lâche !

XIX

Quelques jours après, je reçus de Paris une lettre humble, et qui me demandait pardon :

...Vous avez réussi, je le sais, j'en suis sûre ; moi, j'ai tout à refaire, et j'ai dû prendre un parti violent. Ne me haïssez pas, j'en souffre plus que vous. O mon ami, c'était trop tôt !...

D'ailleurs, elle ne donnait pas son adresse...

Mon salut fut dans le travail ; un travail réglé, austère, bien différent des joyeux vagabondages et libres musardises dans des livres tout parfumés de ses cheveux blonds. Maintenant, par-dessus la pile de mes dictionnaires, je ne voyais plus que le crâne nu d'un professeur. Au lieu d'une grande voix qui lançait au ciel des vers héroïques, c'était, sous le plafond bas des auditoires du Gymnase, des voix hésitantes d'élèves ou l'aigre correction du maître, des grincements de plume, le bruit de la craie qui s'écrase au tableau noir, des pieds qui se traînent, des bâillements qu'on étouffe sous la table. Certes la gaîté ne manquait pas ; mais elle se faisait sournoise, souterraine, infernale. Mes voisins m'appelaient « Cerniat ».

Deux années s'écoulèrent. Au baccalauréat, sorti en tête de ma classe, j'entrai dans la véritable vie d'étudiant. Enfin, libre de mes gestes, j'émergeai de toute ma poitrine d'homme de cette masse de papier scolaire où, pendant des mois, je m'étais plongé en désespéré. Et mon cœur vide réclama sa part de bonheur.

J'entrai dans une des nombreuses sociétés d'étudiants suisses, celle qui arbore casquette blanche et ruban rouge et blanc. Quand le léger béret de soie liseré d'or pressa mes cheveux d'écolier, j'eus un vertige de liberté, et crus me sentir jeune pour la première fois. Ce n'est pas que les gestes de mes camarades fussent la distinction même : élevé auprès d'une jeune fille, ayant toujours respiré dans son cercle d'enchantements, je me bouchai d'abord les oreilles au brouhaha de leurs *kneipe*, ces lourdes beuveries de bière allemande dans des nuages de tabac Schumacher. Dans les séances ordinaires, après des travaux sérieux et de tranquilles discussions scientifiques, s'élevaient les clameurs du second acte, où, sur un macaronique jargon de mots latins, allemands et suisses mêlés de gauloiseries, plane perpétuellement le cri gargantuesque : « A boire !... » cependant que, au fond de la salle enfumée, le tonneau de Gambrinus bave d'une inépuisable mousse brune, et que le président, à coups de trique sur la table, crie avec frénésie : *Silentium!*

Dans ces épais brouillards de tabagie, je restais enveloppé d'un rêve, où le nom de Madeline résonnait loin, bien loin, en des profondeurs de naufrage, comme la cloche encore frémissante d'une nef engloutie. D'où nous vient, dans un infernal tapage, cet écho bizarre qui remue obscurément, sanglot, musique, on ne sait pas, tout au fond de notre âme ? Et que de fois, dans mes travaux de la Faculté des Lettres, ai-je laissé tomber, de saisissement, tel volume classique où chantaient des vers encore tout vibrants d'une voix morte ! Au beau milieu d'une leçon, on me voyais tressaillir : n'est-ce pas une main de fillette qui me tirait encore par la manche ? Comme une mouche qui bourdonne et qui bourdonne encore, son grelot doré semblait courir sur mon front grave.

Si je l'associais à mes travaux, je mis sous son patronage les grands jours de ma vie, surtout la fête dite « du Printemps » où, pour la première fois, je mis la casquette blanche. Cette fête d'étudiants se clôt fort tard par un cortège aux flambeaux et des danses en rond autour de grands feux, sur une place publique. Dès le matin, dans les rues montantes de la vieille cité romande, sous les drapeaux flottants qu'on dirait grisés du souffle des batailles, défile le long cortège : en tête, les écharpes de soie du comité, puis les vieux *Burschen*, barbus jusqu'aux yeux, ces Burgraves de l'Université ; puis, précédé du *Fuchs Major*, qui brandit sa canne à pommeau d'argent, viennent les jeunes *Füchse*, roses comme des jeunes filles, pétulants comme des collégiens de jolis *Hornfüchse* en gants mousquetaires et blanche culotte de peau, portant, comme un carquois, une corne d'abondance dont l'énorme bouquet leur fleurit l'épaule.

Dans cette jeunesse qui jette des éclats de fanfare et passe en un flamboiement d'apothéose, j'étais, moi, le Benjamin, l'élu tout rayonnant encore et sous le coup de la grâce, tout chaud des poignées de mains d'innombrables frères en béret blanc. Je me redressais, dans la large rumeur de la foule qui faisait la haie, dont je humais la sympathie unanime et les hourrahs spontanés. Oh ! si Madeline m'avait vu à cette minute ! Elle était peut-être là ? Ne m'avait-elle pas promis dans sa lettre de nous revenir pendant les vacances ? Et mon œil la cherchait dans ces milliers de visages souriants : rien, pas de Madeline ; partie, Madeline, partie pour toujours ! Elle m'avait oublié, entourée, admirée... aimée là-bas, dans la grande ville, planant déjà, peut-être, en des triomphes qui lui faisaient mépriser nos humbles réjouissances d'«escholiers ». Et subitement, cette foule qui nous acclamait, et toute ma gloire au soleil répandue, et la pompe du cortège défilant dans les rues pavoisées, et la splendeur de mon béret neuf, et la grâce de mes vingt-deux ans, tout s'écroula dans la nuit...

(A suivre). *Samuel Cornut.*

C'est juste ! — Voyons, élève Michu, où se jette l'Amazone ?

— Par terre, m'sieur, quand elle ne sait pas monter à cheval.

Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Tél. 34.366 **Lausanne**

Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Protégez l'industrie nationale!!!

L'apéritif de marque « DIABLERETS » est constitué uniquement de plantes de nos Alpes. — C'est un produit SUISSE, par excellence.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.